

Kerouac et nous

Michel Biron

Numéro 66, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2016). Compte rendu de [Kerouac et nous]. *L'Inconvénient*, (66), 41–43.

KEROUAC ET NOUS

Michel Biron

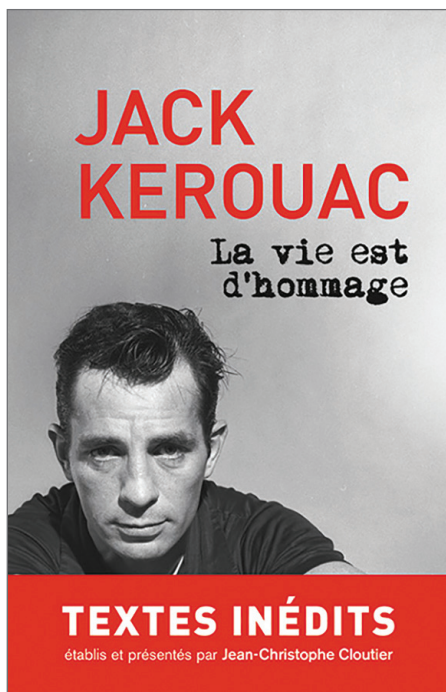
Voici un livre étrange, composé de textes écrits par un auteur qu'on dirait à la fois génial et illettré, des textes fascinants et pourtant presque illisibles, sortis tout droit d'archives généralement destinées à des chercheurs, des textes à première vue impubliables mais proposés ici au grand public. L'histoire de ce livre improbable commence en 2007 alors que Jean-Christophe Cloutier, étudiant au doctorat à l'Université Columbia, fouille dans les archives Jack Kerouac (récemment ouvertes) de la New York Public Library. Il y étudie un ensemble disparate de textes rédigés par Kerouac dans ce que celui-ci appelle son « Français patoi », c'est-à-dire en québécois comme on le dit aujourd'hui à Paris ou en joual comme le disait Lawrence Ferlinghetti en 1987 lors d'une rencontre internationale Jack Kerouac tenue à Québec. Ce corpus inédit comprend principalement deux manuscrits : *La nuit est ma femme* ou *Les travaux de Michel Bretagne*, écrit en février-mars 1951, soit juste avant le début de la rédaction d'*On the Road*, puis *Sur le chemin*, écrit en cinq jours alors que Kerouac se trouvait à Mexico dans l'appartement de William Bur-

roughs. Ces deux textes composent les deux tiers du volume proposé par Jean-Christophe Cloutier, qui inclut également une série d'inédits plus courts : quelques chapitres de *Maggie Cassidy* rédigés en français, des récits ou des notes à caractère surtout autobiographique, deux lettres de Kerouac à sa tante et à sa mère, un éloge de Céline et finalement la transcription approximative de trois prières catholiques, dont « Notre Père qui est aux cieus » et « Je vous salut Marie pleine de grace ».

L'édition préparée par Jean-Christophe Cloutier n'est pas une édition critique au sens rigoureux du terme, mais il a travaillé fort pour comprendre le système de classement très particulier de Kerouac et pour situer chacun des inédits de façon chronologique. Il a choisi de respecter à la lettre le « français natal » de Kerouac, seule manière de nous donner à voir (et à entendre) cette langue « rugueuse et libre ». Impossible en effet de corriger le texte comme le voudrait la pratique habituelle : tout est fautif ici, au point où on s'étonne presque lorsqu'un mot de plus de deux syllabes est épilé correctement. L'éditeur s'est donc contenté de donner en bas de page

la définition des mots les plus difficiles à déchiffrer, comme le mot *chaillère* dans la phrase « Ti-Jean s'assiza sur une chaillère » (chaudière, seau). Le lecteur québécois, habitué au franglais, jouit ici d'un avantage considérable par rapport aux autres lecteurs francophones, même si la lecture, pour lui aussi, est loin d'être aisée. Le texte est en fait si pénible à lire, si rébarbatif qu'on pousse un soupir de soulagement quand Kerouac, pratiquant le *code switching*, passe tout à coup à l'anglais, comme un bègue qui se mettrait à chanter. Fait ironique, l'éditeur a choisi de traduire en bas de page tous les passages écrits en anglais alors que ce sont les phrases les plus reposantes à lire pour quiconque maîtrise un peu la langue de Shakespeare.

Au-delà des thèmes abordés dans chacun des textes, le sujet principal de ce livre devient ainsi, par la force des choses, le conflit dramatique des langues française et anglaise au cœur de l'Amérique. Il y a quelque chose de pathétique et de presque insupportable dans ce spectacle d'un français si pauvre et si anglicisé qu'il en devient à peine intelligible. Comment ne pas y voir la réalisation tragique et irréfutable de



l'assimilation des Canadiens français par l'Amérique anglophone ? Comment ne pas pleurer devant cette vision d'horreur de ce que nous pourrions être ? Rappelons que les deux parents de Kerouac venaient du Québec rural et faisaient partie des centaines de milliers de Canadiens français partis en Nouvelle-Angleterre. Le destin de Kerouac est identique à celui des enfants de ces familles d'exilés. Son français n'a rien de savoureux ni de pittoresque : il a même quelque chose d'infantile et de vaguement comique, comme il en fera la triste expérience lorsqu'il sera interviewé par Fernand Seguin en 1967 à l'émission de Radio-Canada *Le sel de la semaine*, les spectateurs ne pouvant s'empêcher par moments de rire de sa manière de parler. Kerouac répétait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas parlé un mot d'anglais jusqu'à l'âge de six ans, ce qui ne rend que plus saisissant le phénomène de déculturation dont sa langue devient le stigmate, et qu'il tente (sans succès) de retourner en emblème : « J'ai jamais eu une langue a moi-même. Le Français patois j'usqu'à six ans, et après ça l'Anglais des gas du coin. Et après ça – les grosses formes, les grands expressions, de poète, philosophe, poète. Avec toute ça aujourd'hui j'toute mélangé dans ma gum. »

De tels aveux abondent tout au long du premier texte au titre célinien,

La nuit est ma femme, qui fait de la nuit la seule compagne fidèle de l'écrivain. Sous le nom d'emprunt Michel Bretagne, en référence à ses origines bretonnes, Kerouac résume dans ce texte émouvant l'histoire de sa famille, de ses déménagements, de son premier emploi dans une usine de biscuits (qu'il n'a pas gardé plus d'une demi-journée), puis d'un deuxième emploi (d'une cinquantaine de minutes !) dans un cirque, enfin de son ambition littéraire (il rêve de devenir « un gros écrivain Américain »). À trente ans, le futur beatnik semble avoir fini sa vie, dont il parle au passé avec une immense mélancolie qui ressemble à celle de tant d'écrivains canadiens-français – mais sans que cette mélancolie soit rapportée au seul destin collectif, sans qu'il soit question de fatigue culturelle : « J'ai pas aimé ma vie. C'est pas la faute a personne, c'ainque moi. Je voué ainque la tristesse tout partout. Bien des fois quand y'a bien du monde qui ri moi j'wé pas rien droll. C'es encore bien plus droll quand ils sont toute triste ensemble. J'gard leu face hypocrite et puis j'sai qu'il s'trouble pas a propos d'la tristesse. Ils peuve pas l'usé. Ils save toute cosse qu'on a dit dans la Bible : "Vous ne savez seulement pas que vous ête *wretched*, et misérable, et pauvre, et aveugle, et tout nud". » Tout ce récit autobiographique est porté par une tendresse sauvage qui s'exprime dans une poésie impossible à traduire, comme dans le passage suivant qui se trouve à la fin du texte : « J'ai mouré toutes sortes de petites morts. Une brume de dusk a descendu sur toute. J'compraina rien, j'ai jamais voulu comprendre rien d'autre depuis. J'm'en allez chez nous dans noirceur ; les feuilles tomba, la mer faisa des soupirs tendres. L'étoile d'evening brula dans son lit d'bleu. »

L'inédit suivant, *Sur le chemin*, se rattache, par son titre au moins, à l'univers d'*On the Road*. Il constitue une tentative de récit où se croisent, au milieu du Chinatown de New York, les amis de Kerouac (ici Ti Jean), Neal Cassady et William Burroughs, rebaptisés Ti Dean et Bull Baloon, tous trois accompagnés de leurs pères et de quelques autres personnages qui jouent aux cartes, boivent et s'amusent comme s'ils narguaient la Grande Dépression. Les spécialistes de

Kerouac connaissent depuis longtemps cette « fantasmagorie » (Ann Charters) inédite que l'écrivain n'a jamais jugée suffisamment achevée pour être publiée. Et il est vrai que la lecture de ce récit est particulièrement ardue, non seulement à cause de la pauvreté de la langue, mais aussi parce que l'histoire saute abruptement d'un personnage à l'autre. Ce n'est que grâce aux indications de l'éditeur qu'on finit par s'y retrouver. La lecture des extraits de *Maggie Cassidy* rédigés initialement en français est encore plus éprouvante, car il s'agit de morceaux détachés de l'ensemble, et donc à peu près incompréhensibles (malgré les résumés de l'éditeur) si on ne lit pas en parallèle la version complète publiée en 1959. On devine toutefois l'enthousiasme de Jean-Christophe Cloutier devant les pages manuscrites où Kerouac alterne sans cesse entre l'anglais et le français (il finira par traduire les passages français en anglais). Du point de vue de la génétique textuelle, de telles archives sont une mine d'or.

Fallait-il pour autant publier ces brouillons et ces fonds de tiroir ? Il est facile de répondre par la négative, tant il s'agit de textes mineurs sur le plan littéraire ; mais il s'agit de documents majeurs, si on peut dire, et tout particulièrement si l'on s'intéresse aux rapports complexes que Kerouac a entretenus avec le Québec et la langue française. Le seul fait qu'il a voulu rédiger un si grand nombre de ses textes en français ne peut qu'intriguer le lecteur, et surtout le lecteur québécois. Il y a quelque chose d'hallucinant à le voir plonger ainsi dans sa langue maternelle sans égard aux règles les plus élémentaires, en recherchant obstinément les sons de son enfance, comme si seule cette non-langue lui permettait de saisir, d'assumer, d'exprimer son non-être, d'habiter l'inhabitable maison maternelle vers laquelle il n'a cessé de vouloir retourner. On voit bien ce désir de régression dans la lettre qu'il écrit à sa mère en 1952 afin de la convaincre de le suivre au Mexique : « *Finally*, Ma, j'ai toute figurez nos problèmes – inquiète toi plus ! – Tu va venir restez avec moi dans la ville de Mexico ; je va la demain, dans une couple de semaine j'aurai trouvez une appartement de 4, 5 chambres, pour \$20

par moi – ou moins – Le manger coute rien – un poile, une icebox, on vas commencer pareil comme à Lowell – Tu ferra ton lavage, tes suppers, tu allera *shoppez* dans les magasins, t'ara plus besoin parlez l'Anglais, tu parlera le Français avec moi. » Ce projet farfelu, comme tant de projets de Kerouac, restera lettre morte.

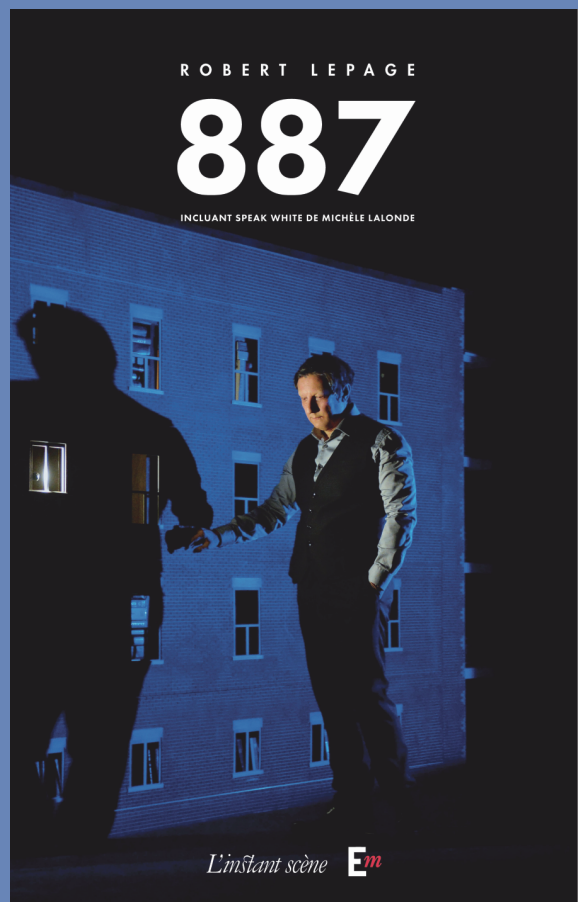
Dans un court inédit de 1951, Kerouac rêve d'écrire son grand livre directement en français : « L'ouvrage de ma vie serait écrit dans la langue que j'ai commencez la vie avec – Français Canuck, ou Cajun. L'Anglais ça viendra le deuxième tour de composition. » Il se lance aussitôt dans l'entreprise, mais au bout d'une page ou deux, il se fatigue et s'arrête, incapable de tenir ce pari insensé : « Depuis ce temps là j'm'ennui avec les formes – les maudites formes. J'm'en fiche la forme du pot que j'vas pissez dedans. » En anglais, cela donne tout autre chose : « Art – The shape of the pisspot. » Ici, la forme compte :

elle est ce qui définit l'art. En français, seule importe la vie elle-même. D'où l'impression que les textes réunis dans *La vie est d'hommage* ont quelque chose de follement utopique : ils disent tous le rêve si cher à Kerouac d'aller le plus loin possible dans l'invention d'une écriture directe, sauvage, une écriture qui serait entièrement orale.

C'est pourquoi il faut savoir gré à Jean-Christophe Cloutier de nous avoir transmis ces textes épouvantablement mauvais et pourtant si bizarrement poétiques, comme le titre lui-même, *La vie est d'hommage*, expression tirée d'un des cahiers du manuscrit de *Visions of Neal* (qui deviendra *Visions of Cody*) dans lequel on trouve quelques pages divisées en deux contenant une version française et la traduction anglaise d'un même paragraphe qui ressemble à un poème en prose. « La vie est d'hommage. Ferme le livre, vas, – n'écrit pus sur l'mur, sa l'une, au chien, dans la mer au fond neigeant, un petit poème. Va trouvez Dieux dans

les nuits. » En anglais, Kerouac écrit tout simplement : « Life is a pity. » En français, c'est comme si Kerouac, incapable d'ordonner syntaxiquement les éléments de sa prose, incapable même de faire des mots ou des phrases qui se tiennent debout, s'amusait de la force poétique dont cette langue balbutiante était chargée malgré tout, comme si elle remontait de plus loin que de lui-même. Le lecteur, peu importe qu'il soit québécois ou non, se surprend à partager un tel émerveillement devant la beauté infirme de tournures comme « Il regarda le monde fatigué de tendresse » ou encore « il eta ennuyé dans les regions vastes de lui-même ». ■

LA VIE EST D'HOMMAGE
Jack Kerouac
Textes établis et présentés par
Jean-Christophe Cloutier
Boréal, 2016, 348 p.



La nouvelle pièce de ROBERT LEPAGE

887

D'un acteur qui peine à apprendre par coeur le célèbre poème *Speak White* de Michèle Lalonde, Robert Lepage tire le prétexte à une remontée dans la mémoire : la sienne, du temps de son enfance passée au 887 de l'avenue Murray à Québec, et celle du Québec de l'époque de la crise d'Octobre et de la Nuit de la poésie.

Dans ce spectacle solo, Robert Lepage fait naître le théâtre au point de rencontre des souvenirs personnels et de la mémoire collective.

Théâtre, coll. L'instant scène
L'instant même / Ex Machina
112 pages, 14,95 \$

L'instant même
www.instantmeme.com